

Stéphane Mosès — Exégèse d'une légende

l'éclat

Stéphane Mosès

Exégèse d'une légende

Lectures de Kafka



FRANZ KAFKA — PRÉZENTATION

éditions de l'éclat

Un livre de plus sur Kafka ? Peu d'œuvres littéraires du vingtième siècle ont été autant commentées que la sienne. Ses récits, à l'allure énigmatique, ont toujours incité les lecteurs à chercher *derrière* ses textes des significations cachées. L'imagination des interprètes s'est donnée libre cours sans le moindre frein. Pourtant aucune interprétation n'épuise cette œuvre immense, qui *met en scène* le plus souvent dans son écriture même sa propre interprétation, comme si Kafka visait ironiquement le sens de ses propres textes. C'est cette ironie que Stéphane Mosès met en lumière à travers la lecture de quatre récits, parmi les plus énigmatiques : «Le Silence des Sirènes», «Devant la Loi», «La Métamorphose», «Le Prochain village».

Stéphane Mosès est professeur émérite à l'Université Hébraïque de Jérusalem. Il a publié de nombreux ouvrages sur Walter Benjamin, Franz Rosenzweig, Gershom Scholem. Aux éditions de l'éclat a paru en 2004 : *Au-delà de la guerre. Trois études sur Levinas* (traduit en espagnol et en italien).

éditions de l'éclat
www.lyber-eclat.net



ISBN 13 : 978-2-84162-135-4

10 €
Prix en France

EXÉGÈSE D'UNE LÉGENDE

DU MEME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DE L'ÉCLAT

Au-delà de la guerre. Trois études sur Levinas, 2004

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Une affinité littéraire : Le Titan de Jean-Paul et le Docteur
Faustus de Thomas Mann*,
Klincksieck, 1972

*Système et Révélation.
La philosophie de Franz Rosenzweig*,
Seuil, 1982, II^e éd. Bayard, 2003

Spuren der Schrift. Von Goethe bis Celan,
Athenäum, 1987, II^e éd. Suhrkamp, 1992

*L'Ange de l'Histoire.
Rosenzweig, Benjamin, Scholem*, Seuil, 1982; II^e éd. « Folio
Essais », Gallimard, 2006.

Paul Celan: Entretien dans la montagne,
Chandeigne, Paris 1994; II^e éd. Verdier, 2001

L'Éros et la Loi. Lectures Bibliques
Seuil, 1999

Le Sacrifice d'Abraham,
(avec Marc de Launay et Olivier Revault d'Allones), Des-
clée de Brouwer, 2001

ולטר בנאמין ורוח המודרניות
(*Walter Benjamin et l'esprit de la modernité*)
Resling, Tel-Aviv 2003

Stéphane Mosès

Exégèse d'une légende

Lectures de Kafka

éditions de l'éclat

Introduction

Un livre de plus sur Kafka ? Peu d'œuvres littéraires du vingtième siècle ont été autant commentées que la sienne. Ses romans et ses récits à l'allure énigmatique, ont toujours incité les lecteurs à chercher derrière ses textes des significations cachées. À leur propos, l'imagination des interprètes s'est donnée libre cours sans le moindre frein. Max Brod, l'ami intime de Kafka et le premier éditeur de ses deux romans les plus célèbres, *Le Procès* et *Le Château*, en a proposé, dès leur parution en 1925 et en 1926, une lecture théologique. Puis, dès les années 1930, ont suivi des interprétations psychologiques ou psychanalytiques, qui parlaient de ce que l'on croyait savoir du personnage de l'auteur et de sa personnalité. Au fur et à mesure de la publication de son journal, de sa correspondance, de ses innombrables ébauches et esquisses, la biographie de cet obscur écrivain juif de Prague a fourni aux commentateurs un matériau interprétatif aussi facile qu'inépuisable. En même temps, commençaient à paraître des interprétations sociologiques, puis directement marxistes. À l'opposé,

Gershom Scholem crut voir dans l'œuvre de Kafka une version sécularisée des grands thèmes de la mystique juive. Le premier à prendre ses distances avec ces lectures spéculatives fut Walter Benjamin, qui, dans son étude de 1934 publiée en Allemagne à l'occasion du dixième anniversaire de la mort de Kafka, proposa d'aborder son œuvre non pas à partir d'une analyse de ses thèmes mais d'une *logique des images* : il fut le premier à déceler chez Kafka la présence d'une série d'images récurrentes et de *gestes* caractéristiques tissant un réseau serré de correspondances qui, à ses yeux, laissaient entrevoir autant de traces d'un monde archaïque encore sous-jacent au nôtre.

Il fallut attendre la redécouverte de l'œuvre de Kafka dans la France des années 1945 pour voir apparaître, sous l'influence de la mode philosophique de l'époque, une lecture « existentialiste » de ses romans. Kafka y devenait, aux côtés de Sartre et de Camus, l'archétype de l'homme du vingtième siècle, confronté à l'absurdité du monde. Depuis, la recherche universitaire s'est emparée de Kafka, dont l'œuvre a connu entre temps (surtout en Allemagne) une série d'éditions savantes aussi érudites que méritoires, mais la submergeant également (en particulier en Amérique) sous un déluge de gloses plus fantaisistes les unes que les autres.

Donc, encore une fois, pourquoi ajouter une nouvelle pierre à cette montagne de commentaires ? Sans doute précisément parce que les écrits de Kafka n'ont pas besoin de nouvelles interprétations, mais plutôt d'une analyse rigoureuse de leur logique sous-jacente. Walter Benjamin les avait définis

comme « des contes pour dialecticiens¹ ». Il se trouve en effet que ces textes se présentent presque toujours comme de véritables labyrinthes formels, portés par une logique narrative d'une complexité abyssale, qu'il s'agit avant tout de déchiffrer. Kafka a peut-être dévoilé lui-même le secret de cette technique dans un texte rédigé en 1923 et que Max Brod, qui l'avait découvert, avait intitulé « À propos des paraboles » :

Bien des gens se plaignent du fait que les paroles des sages ne sont jamais que des paraboles, inapplicables dans notre vie quotidienne – alors que c'est la seule que nous ayons. Lorsqu'un sage dit : « Passe de l'autre côté », il ne veut pas dire que nous devons nous rendre de l'autre côté, chose qu'après tout nous serions capables de faire, si le résultat du trajet en valait la peine, mais il veut parler de quelque au-delà mythique que nous ne connaissons pas, que lui-même serait d'ailleurs bien en peine de définir, et qui ne nous aiderait en rien dans notre vie d'ici-bas. En fait, toutes ces paraboles signifient seulement que l'incompréhensible est incompréhensible, et cela, nous le savions déjà. Mais les problèmes avec lesquels nous nous débattons dans notre vie de tous les jours sont des choses tout à fait différentes.

Sur quoi quelqu'un a dit : « Pourquoi vous défendre ? Si vous suiviez les paraboles, vous seriez vous-mêmes devenus des paraboles, et par là même débarrassés des soucis quotidiens. »

1. Walter Benjamin, « Franz Kafka. Pour le dixième anniversaire de sa mort », in *Œuvres II*, traduction Maurice de Gandillac et Pierre Rusch, Gallimard, « Folio Essais », Paris, 2000, p. 420.

Un autre a dit: « Je parie que cela aussi est une parabole. »

Le premier répondit: « Tu as gagné. »

L'autre dit: « Mais hélas seulement dans la parabole. »

Le premier répondit: « Non, en réalité. Dans la parabole tu as perdu.¹ »

Dans ce texte, deux traits essentiels nous frappent d'emblée : d'une part l'extrême sophistication de sa structure logique et d'autre part ses éclats d'ironie sous-jacente : (« notre vie quotidienne, la seule que nous ayons »; « ce qu'après tout nous serions capables de faire, si le trajet en valait la peine »; « l'incompréhensible est incompréhensible, et cela, nous le savions déjà »). À l'opposé de l'image convenue de Kafka comme d'un auteur essentiellement sombre et tragique, ce petit texte est sous-tendu par une technique littéraire raffinée et un humour souvent dévastateur. On peut même supposer qu'« À propos des paraboles » représenterait, pour Kafka, une sorte de *méta-texte* dans lequel il nous livrerait la clé de son écriture. En ce sens, ses textes – même lorsqu'il se présentent comme des paraboles – seraient toujours construits sur une grande complexité narrative, pouvant aller jusqu'à une forme de jeu littéraire, aussi subtil qu'ironique.

Que nous dit en effet le texte sur les paraboles ? Il comprend deux parties distinctes. La première, plus théorique, soutient que les paroles des sages, qui se présentent presque toujours sous forme figurée, ne nous aident en rien, parce que ces figures sont trop

1. Notre traduction.

abstraites pour pouvoir éclairer notre vie quotidienne. Kafka vise-t-il ici ironiquement le sens de ses propres textes ? Il n'est pas impossible qu'il ait voulu mettre en garde ses lecteurs contre la tentation d'une interprétation univoque de ses écrits. On peut montrer par exemple que dans *La Métamorphose* Kafka a consciemment codé plusieurs types d'interprétation possibles. On sait en tous cas que pendant certaines de ses séances de lecture publique de cette nouvelle, il lui arrivait d'éclater de rire (peut-être pour empêcher ses auditeurs de se livrer à une identification trop pathétique à ses yeux entre l'auteur et le cafard Gregor Samsa). Kafka raconte également, dans une page de son *Journal*, qu'à sa sœur Ottilia qui lui avait fait remarquer que dans ce même récit le plan du logement de la famille Samsa correspondait exactement à celui de l'appartement familial des Kafka, il aurait répondu : « Mais ce n'est pas possible ! dans ce cas papa logerait dans les toilettes ! »

Dans la deuxième partie de cette parabole sur les paraboles, l'auteur met en scène un dialogue imaginaire entre deux lecteurs commentant le texte. Le premier invite les lecteurs des paraboles à s'approprier entièrement leur signification symbolique, afin d'échapper aux soucis quotidiens en acceptant de vivre dans la dimension de l'imaginaire. Sur ce, son interlocuteur, s'élevant à un niveau logique supérieur, démontre qu'en fait ce conseil relève lui aussi d'une forme de pensée symbolique. Lorsque le premier lui donne raison sur ce point (car il doit admettre qu'en vivant dans le symbolique, selon son propre conseil, on n'échappe pas à la réalité), son compagnon l'entraîne vers un niveau rhétorique

encore plus général, en lui faisant remarquer que cette concession elle-même ne fait pas avancer le raisonnement, dans la mesure où elle redouble seulement l'emprise du symbolique sur la réalité. C'est alors que survient le renversement logique décisif : selon le premier des deux interlocuteurs, (qui se hausse ainsi à un quatrième niveau d'argumentation), il est vrai qu'interpréter le monde à travers la grille du symbolique (comme il le fait lui-même) nous maintient malgré nous prisonniers de la réalité à laquelle nous voulions justement nous soustraire : en contestant, au nom du principe de réalité, la thèse du premier interlocuteur parce qu'elle est elle-même de l'ordre du symbolique, le deuxième dirait donc la vérité (« dans la réalité, [il] a gagné ») ; mais ce faisant, ajoute le premier, il dévalue sans le vouloir l'ensemble du monde symbolique par rapport à la réalité matérielle (« dans la parabole, il [a] perdu »). Renoncer à l'ordre du symbolique, suggère-t-il, serait se condamner à perdre ce qui fait l'essence même de toute pensée, c'est-à-dire aussi de l'art et de la littérature elle-même.

« À propos des paraboles » serait donc le paradigme d'un texte se prenant lui-même pour objet. Parlant de l'écriture, il renverrait en même temps à l'essence même de l'art de Kafka.

*

Les quatre chapitres de ce livre traitent de divers aspects de la dialectique formelle qui sous-tend certains des écrits de Kafka. *Le « Silence des sirènes »* analyse la logique narrative de ce récit qui reprend un passage célèbre de *l'Odyssee*. Il apparaît alors que l'artifice qui permet à Ulysse d'échapper au chant mortel des sirènes n'est pas tant sa ruse que la construction même du récit, où le personnage du héros mythologique est plaqué, comme de l'extérieur, sur des données narratives nouvelles dont il ignore tout. L'étude sur *La Métamorphose* suggère que Kafka a consciemment encodé dans son récit trois possibilités interprétatives différentes, aussi convaincantes l'une que l'autre. Le chapitre sur « Le prochain village » confronte deux interprétations différentes de ce bref récit, l'une de Bertolt Brecht, l'autre de Walter Benjamin. Il apparaît alors que par-delà la divergence de leurs méthodes, l'un et l'autre mettent en évidence la technique narrative subtile grâce à laquelle Kafka reformule le célèbre paradoxe de l'école éléatique sur Achille et la tortue, et, plus généralement, sur la nature du temps. Enfin, l'étude sur *Le Procès* se concentre sur la longue discussion entre Joseph K. et l'aumônier des prisons, à propos de l'interprétation de la légende du gardien de la Loi. Il apparaît alors que ce débat, d'une extrême sophistication dialectique, suit, sous une forme sécularisée, les moindres détails de la technique interprétative des rabbins du Talmud dans leurs discussions sur le sens de certains passages de l'Écriture. Or, c'est à travers cette

reprise – parfois ironique – des méandres les plus formels de l'herméneutique rabbinique, que Kafka transcende à l'avance toutes les interprétations possibles de son roman, pour laisser le lecteur devant la tâche d'une relecture sans fin.